



LEIGH BARDUGO

GRISHA

3. L'OISEAU DE FEU

MILAN

GRISHA

Correction : Claire Debout
Mise en pages : Petits Papiers

Titre original : *Ruin and Rising*
Published by Henry Holt and Company, LLC
175 Fifth Avenue
New York, New York 10010
© 2014 by Leigh Bardugo

Pour l'édition française :
© 2018, éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31100 Toulouse, France
editionsmilan.com

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-7459-9763-0

LEIGH BARDUGO

GRISHA

L'oiseau de feu

Traduit de l'américain par
Anath Riveline

•
MILAN

*Pour mon père, Harve...
Parfois nos héros ne tiennent pas jusqu'au bout.*



DJERHOLM

NON-MER

NOVOKRIBIRSK

KRIBIRSK

OS KERVO

VRAIE-MER

K
T
12

- 1
- 2
- 3
- 4

Illustration de Keith Thompson

FJERDA

CHERNAST

PERMAFROST

TSIBEYA

PETRAZOI

RYEVOST

RAVKA

LA VY

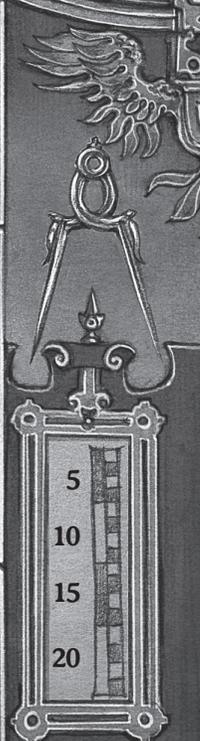
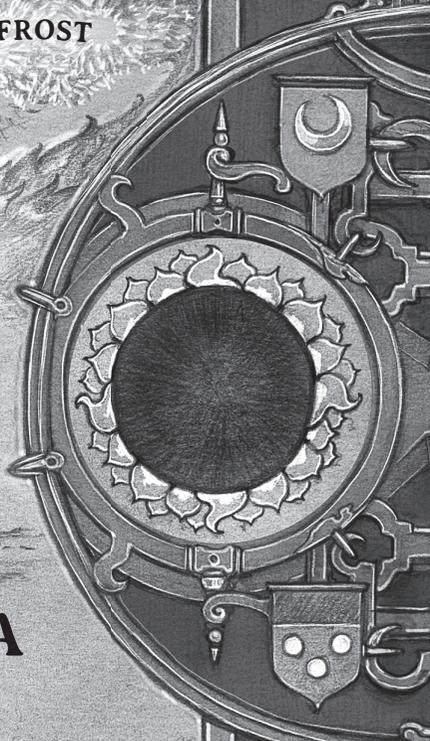
BALAKIREV

OS ALTA

POLIZNAYA

SIKURZOI

SHU HAN



LES GRISHAS

Soldats de la Seconde Armée
Maîtres de la Petite Science

LES CAPORALKI

(L'Ordre des vivants et des morts)

Fondeurs

Soigneurs

LES ETHEREALKI

(L'Ordre des invocateurs)

Hurleurs

Inferni

Faiseurs de marée

LES MATERIALKI

(L'Ordre des fabrikators)

Durasts

Alkemi

PROLOGUE

Le monstre s'appelait Izumrud, le grand serpent. Certains disaient qu'il avait creusé le réseau de tunnels se trouvant sous Ravka. Insatiable, il dévorait la vase et le gravier, s'enfonçant toujours plus profondément dans la terre, à la recherche de ce qui pourrait satisfaire son appétit, jusqu'à ce que, parti trop loin, il se fût perdu dans le noir.

Ce n'était qu'une légende, mais dans la Cathédrale blanche, on faisait bien attention de ne pas s'éloigner dans les coursives sinueuses qui partaient des cavernes principales. On murmurait que des sons étranges vibraient dans les dédales obscurs, des grognements et des grondements inexplicables; des instants glacés de silence étaient brisés par des sifflements sourds qui pouvaient n'être rien du tout, ou bien être les mouvements complexes d'un long corps, à l'affût d'une proie dans une galerie toute proche. Il était alors facile de croire qu'Izumrud vivait toujours, attendant d'être réveillé par l'appel des héros, rêvant de son prochain repas quand un enfant sans défense aurait l'imprudence d'entrer dans sa gueule. Une créature pareille ne meurt pas, elle sommeille.

Dès qu'on l'autorisa à s'approcher d'elle, le garçon raconta à la fille cette légende, et d'autres encore, toutes les nouvelles histoires qu'il avait entendues. Il s'asseyait à son chevet, essayant de la faire manger, écoutant le râle douloureux qui s'échappait

de ses poumons, et il relatait le conte d'une rivière qui, domptée par un faiseur de marée, s'était infiltrée dans des couches de roche pour trouver une pièce magique. Il lui chuchotait à l'oreille les mésaventures de Pelyekin le maudit, contraint à peiner pendant un millier d'années avec sa pioche magique, laissant derrière lui des grottes et des tunnels, une âme solitaire en quête de distraction, amassant de l'or et des bijoux qu'il ne dépenserait jamais.

Et un matin, le garçon se vit refuser l'accès à la chambre de la fille par des hommes armés. Comme il ne partait pas, il fut traîné loin de sa porte et enchaîné. Le prêtre expliqua au garçon que la foi lui apporterait la paix et que l'obéissance le garderait en vie.

Enfermée dans sa cellule, avec pour seule compagnie les gouttes d'eau et les battements de son cœur, la fille comprit que l'histoire d'Izumrud était vraie. Elle avait été engloutie tout entière, avalée, et dans le ventre en albâtre creux de la Cathédrale blanche, seule la sainte demeurait.

Elle se réveillait tous les jours au son de son nom sacré, scandé avec vigueur, et tous les jours son armée grossissait : ses rangs se gonflaient d'affamés et de désespérés, de soldats blessés et d'enfants à peine assez grands pour tenir un fusil. Le prêtre promettait aux fidèles qu'elle serait bientôt reine, et ils le croyaient. Même s'ils s'interrogeaient sur sa cour mystérieuse et boiteuse : la hurleuse aux cheveux corbeau et à la langue bien aiguisée, la Détruite avec son châle noir de prière et ses cicatrices monstrueuses, l'érudit au visage pâle qui s'isolait avec ses livres et ses instruments étranges. Tels étaient les tristes restes de la Seconde Armée, indignes d'une sainte.

Peu d'entre eux savaient que la sainte était brisée. Le pouvoir qui coulait dans ses veines, peut-être divin, peut-être pas, avait disparu, ou du moins, il était inaccessible. Ses disciples

étaient tenus à distance afin qu'ils ne découvrent pas que ses yeux n'étaient plus que deux cavités noires et qu'elle ne respirait plus que par à-coups effrayés. Cette fille malade en qui tous portaient leurs espoirs marchait lentement, avec peine, ses os fragiles résistant à peine au poids de son corps.

À la surface, un nouveau roi régnait avec son armée de l'ombre et il exigeait que son Invocatrice de lumière lui fût rendue. Il offrait des récompenses, proférait des menaces, mais ne recevait pour toute réponse que des provocations, de la part d'un hors-la-loi que les gens avaient surnommé le Prince de l'air. Ce dernier concentrait ses actions le long de la frontière nord, bombardant les lignes de ravitaillement, forçant le roi de l'ombre à se réapprovisionner en traversant le Fold. Le rebelle devait alors compter sur la chance et sur le feu des inferni pour se protéger des monstres. Certains affirmaient qu'il était un prince Lantsov. D'autres, qu'il s'agissait d'un Fjerdan qui refusait de s'allier à des sorciers. Tous s'accordaient à dire qu'il avait des pouvoirs.

La sainte frappait aux barreaux de sa cage souterraine. C'était sa guerre et elle réclamait qu'on la libérât afin de la mener. Le prêtre refusait.

Seulement il oubliait qu'avant de devenir une Grisha et une sainte, la fille avait été un fantôme de Keramzin. Le garçon et elle avaient amassé les secrets comme Pelyekin les trésors. Ils savaient comment être des voleurs et des spectres, comment cacher leur force en même temps que leur ruse. À l'instar des professeurs dans le domaine du duc, le prêtre pensait connaître la fille et ce dont elle était capable : il se trompait.

Il n'entendait pas leur langage codé, ne comprenait pas la détermination du garçon. Il ne vit pas le moment où la fille cessa de porter sa faiblesse tel un fardeau pour s'en servir de déguisement.

1

Debout sur le balcon sculpté dans la pierre, les bras tendus, tremblante dans ma tenue minable, je m'évertuais à faire bonne figure. Mon *kefta* était un assemblage disparate de tissus cousus à partir de la robe que je portais la nuit où nous avions fui le palais et de rideaux criards, provenant, à ce qu'on m'avait dit, d'un théâtre fermé de Sala. Les perles des anciens chandeliers composaient les finitions. Les broderies sur les manches craquaient déjà. David et Genya avaient fait de leur mieux, mais sous terre les ressources étaient limitées.

De loin, cela offrait l'effet désiré : de l'or miroitant dans la lumière qui semblait émaner de mes mains et projeter une faible lueur sur les visages radieux de mes disciples en contrebas. De près, ce n'était qu'un enchevêtrement de fils lâches et de strass. À mon image. Une sainte rapiécée.

La voix de l'Apparat résonnait dans la Cathédrale blanche et la foule se balançait d'avant en arrière, les paupières closes, les mains levées, un champ de coquelicots aux pétales secoués par un vent que je ne pouvais sentir. J'accomplis une série de gestes chorégraphiés, que David et l'inferni qui le secondait ce matin suivaient de là où ils se trouvaient, cachés sur le balcon. Je détestais les prières de l'aube mais, selon le prêtre, ces mises en scène étaient nécessaires.

– C’est un don que vous faites aux gens, Sankta Alina, affirmait-il. C’est l’espoir.

Ce n’était en fait qu’une illusion, un vague rappel de la lumière que je produisais autrefois. Le faisceau doré n’était que le feu des inferni, réfléchi sur un miroir incurvé que David avait confectionné à partir de verre brisé. Un peu comme les paraboles que nous avons utilisées au cours de notre tentative avortée de repousser les hordes du Darkling pendant le combat à Os Alta. Nous avons été pris par surprise. Mon pouvoir, nos plans, toute l’ingénierie de David et la créativité de Nikolai n’avaient pas suffi à empêcher le massacre. Depuis, je n’étais plus parvenue à invoquer ne serait-ce qu’un rayon de soleil. Heureusement, les disciples de l’Apparat n’avaient pour la plupart jamais vu ce que leur sainte était capable de faire, alors pour le moment le subterfuge fonctionnait.

L’Apparat termina son sermon. Le signal de la fin. L’inferni laissa la lumière flamboyer autour de moi. Elle grossit plus que nécessaire et ondula frénétiquement, avant de disparaître progressivement à mesure que je baissais les bras. Je savais maintenant qui était de service avec David. Je jetai un coup d’œil fâché en direction de la grotte. *Harshaw*. Il fallait toujours qu’il en fasse trop. Trois inferni s’étaient enfuis avec nous du Little Palace, mais l’un d’eux avait succombé à ses blessures quelques jours plus tard. Des deux qui restaient, Harshaw était le plus puissant et le plus imprévisible.

Je descendis de l’estrade, pressée de m’éloigner de l’Apparat, mais mon pied faiblit et je trébuchai. Le prêtre m’attrapa le bras pour me redresser.

– Prends garde à toi, Alina Starkov. Tu ne ménages pas assez ta santé.

– Oui, Apparat, répondis-je simplement.

Je voulais me dégager de lui, de l'odeur de terre et d'encens qu'il charriait partout avec lui.

– Te sens-tu faible aujourd'hui ?

– Maladroite, c'est tout.

Nous savions tous les deux que je mentais. J'avais repris des forces depuis qu'on m'avait conduite dans la Cathédrale blanche, mes os s'étaient ressoudés, mon estomac avait réussi à garder des repas, mais j'étais toujours fragile, mon corps amoindri par une douleur et une fatigue constantes.

– Peut-être qu'une journée de repos te ferait du bien.

Je serrai les dents. Une autre journée enfermée dans ma chambre. Je ravalai ma frustration et esquissai un pâle sourire. Je savais ce qu'il voulait voir.

– J'ai tellement froid, dis-je. J'ai besoin de passer quelque temps dans le Chaudron.

C'était vrai. Dans la Cathédrale blanche, les cuisines étaient le seul endroit exempt d'humidité. À cette heure, au moins un des feux dédiés à la préparation du petit déjeuner serait allumé. La grande grotte circulaire sentirait bon le pain cuit et le porridge sucré que les cuisiniers préparaient à partir de pois secs et de lait en poudre fournis par les alliés à la surface et stockés par les pèlerins.

J'ajoutai un frisson pour me montrer encore plus convaincante, mais le prêtre se contenta de répondre par un « hmm » évasif.

Un mouvement à la base de la caverne attira mon attention : des pèlerins, fraîchement arrivés. Stratégique, je ne pus m'empêcher de les observer. Certains portaient des uniformes qui les désignaient comme déserteurs de la Première Armée. Tous semblaient jeunes et vaillants.

– Pas de vétérans ? demandai-je. Pas de veuves ?

– Le trajet sous la terre est éprouvant, répondit l’Apparat. Beaucoup sont trop vieux ou trop faibles pour avancer. Ils préférèrent rester dans le confort de leur maison.

Peu probable. Les pèlerins venaient appuyés sur des béquilles et des cannes, quel que soit leur âge ou leur état. Même mourants, ils faisaient la route pour voir la Sainte de lumière avant de rendre leur dernier souffle. Je jetai un regard méfiant par-dessus mon épaule. Je ne pus distinguer sous l’arche que les gardes du prêtre, barbus et lourdement armés. C’étaient des moines, des prêtres savants comme l’Apparat, et sous terre, ils étaient les seuls à avoir le droit de porter des armes. À la surface, gardiens du portail, ils repéraient les espions et les infidèles, et accordaient l’asile à ceux qui, selon eux, le méritaient. Depuis peu, le nombre de pèlerins diminuait et ceux qui rejoignaient nos rangs paraissaient plus robustes que pieux. L’Apparat voulait des soldats potentiels, pas juste des bouches à nourrir.

– Je pourrais aller voir les malades et les anciens à l’infirmierie, affirmai-je.

Je savais que je parlais en vain, mais cela ne m’arrêta pas. Il fallait que j’essaie.

– Une sainte devrait marcher parmi ses disciples, pas rester cachée comme un rat dans son trou, ajoutai-je.

L’Apparat souriait. Ce sourire indulgent et bienveillant que les pèlerins adoraient et qui me donnait envie de hurler.

– En sentant le danger, beaucoup d’animaux partent se cacher sous terre, répliqua-t-il. Quand les imbéciles ont fini de se battre, ce sont les rats qui règnent sur les champs et dans les villes.

Et festoient sur les dépouilles des malheureux, songai-je en frémissant. Comme s’il pouvait lire dans mes pensées, il posa une main sur mon épaule. Ses doigts longs et blancs s’étalaient

sur mon bras telle une araignée de cire. S'il avait voulu me réconforter avec ce geste, il n'y parvint pas.

– Patience, Alina Starkov. Nous nous lèverons quand l'heure sera venue, pas avant.

Patience. Sa recommandation habituelle. Je résistai à l'envie de toucher mon poignet gauche, là où les os de l'oiseau de feu devraient trouver prochainement leur place. J'avais acquis les écailles du dragon de glace et les bois du cerf blanc, mais la dernière pièce du puzzle de Morozova me manquait encore. Nous serions déjà en possession du troisième amplificateur si l'Apparat avait apporté son soutien à notre quête ou s'il nous avait au moins laissés retourner à la surface. Cette autorisation aurait un prix.

– J'ai froid, répétais-je, cachant mon irritation. Je veux aller dans le Chaudron.

Il fronça les sourcils.

– Je n'aime pas que tu ailles là-bas retrouver cette fille...

Derrière nous, les gardes grommelaient et un mot parvint à mes oreilles. *Razrusha'ya.* Je repoussai la main de l'Apparat et fonçai dans leur direction. Les gardes du prêtre se turent. Comme tous leurs frères, ils étaient vêtus de marron et portaient des soleils dorés, le symbole qui marquait les robes de l'Apparat. *Mon* symbole. Pourtant, ils ne me regardaient jamais dans les yeux, ne s'adressaient jamais à moi ni aux autres réfugiés grishas. Ils attendaient en silence dans les coins des grottes et m'escortaient partout tels des spectres.

– Ce mot est interdit ! déclarai-je.

Leurs regards se perdaient juste au-dessus de mon épaule, comme si j'étais invisible.

– Son nom est Genya Safin, et sans elle, je serais toujours retenue captive par le Darkling.

Pas de réaction. Je les vis tout de même se crispier. Des adultes avec leurs gros fusils effrayés par une fille balafrée. Des imbéciles superstitieux.

– Paix, Sankta Alina, lança l’Apparat en me prenant par le coude pour me guider vers la salle d’audience.

Dans cette partie de la Cathédrale blanche, la pierre traversée d’une veine d’argent au plafond était sculptée en forme de rose, et les murs étaient peints avec des saints entourés d’un halo d’or. Ce devait être l’œuvre d’un fabrikator, parce que aucun pigment ordinaire n’aurait pu résister au froid et à l’humidité du lieu. Le prêtre s’installa dans une chaise basse en bois et me fit signe de m’asseoir également. Je tentai de ne pas trahir mon soulagement quand je m’écroulai sur un autre siège. Le simple fait de rester debout trop longtemps m’épuisait.

Il me dévisagea, examinant ma peau cireuse, les cernes noirs sous mes yeux.

– *Genya* peut certainement faire plus pour toi.

Mon combat contre le Darkling remontait à plus de deux mois à présent, et je ne m’en étais pas encore totalement remise. Mes pommettes saillaient, creusant des trous profonds sur mes joues, et mes cheveux blancs étaient devenus si épars qu’ils donnaient l’impression de flotter autour de mon crâne comme des toiles d’araignées. J’avais réussi à convaincre l’Apparat de me laisser retrouver *Genya* dans les cuisines afin qu’elle me rende de nouveau présentable. Cela avait été le seul vrai contact que j’avais eu avec les autres Grishas depuis des semaines. J’en avais savouré chaque instant, chaque information.

– Elle fait de son mieux.

Le prêtre soupira.

– Je suppose que nous devons tous nous montrer patients. Tu guériras avec le temps. Grâce à la foi. Et à la prière.

Une vague de colère m’envahit. Il savait fort bien que le seul moyen pour moi de guérir était d’utiliser mon pouvoir, mais que pour cela, je devais remonter à la surface.

– Si vous me laissiez juste remonter...

– Tu es trop précieuse à notre cause, Sankta Alina, et le risque est bien trop grand.

Il esquissa un haussement d’épaules désolé.

– Tu négliges ta sécurité, alors j’y veille pour toi.

Je ne répondis rien. C’était notre petit jeu et nous y jouions depuis qu’on m’avait amenée sous terre. L’Apparat avait fait beaucoup pour moi. Sans lui, aucun de mes Grishas n’aurait survécu à la bataille contre les monstres du Darkling. Il nous avait offert un asile. Cependant, les jours passant, la Cathédrale blanche me faisait plus l’effet d’une prison que d’un refuge.

Il joignit le bout de ses doigts.

– Les mois défilent, et tu ne me fais toujours pas confiance.

– Mais si, mentis-je. Bien sûr que si.

– Alors pourquoi ne me laisses-tu pas t’aider ? Dès que nous aurons l’oiseau de feu, tout changera.

– David étudie activement les journaux de Morozova. Je suis certaine que la réponse s’y cache.

Le regard noir et froid de l’Apparat me transperça. Il me soupçonnait de savoir où se trouvait l’oiseau de feu, le troisième amplificateur de Morozova : la clé du seul pouvoir capable de vaincre le Darkling et de détruire le Fold. Et il avait raison. Enfin, je l’espérais. Le seul indice que nous avions de son emplacement était enfoui dans mes rares souvenirs d’enfance et l’espoir que les ruines poussiéreuses de Dva Stolba avaient plus à offrir que ce qu’il y paraissait. Que j’aie vu juste ou pas, je ne lui révélerais rien de mes conclusions. J’étais isolée sous terre, privée de mon pouvoir et épiée par les gardes du prêtre. Je n’allais pas laisser échapper le seul avantage qu’il me restait.

– Je ne veux que ce qu’il y a de mieux pour toi, Alina Starkov. Et pour tes amis. Tu en as gardé si peu. S’il devait leur arriver quelque chose...

– Laissez-les en paix, grondai-je, oubliant de me montrer douce et polie.

L’Apparat avait un air trop enjoué à mon goût.

– Je veux juste dire qu’il peut arriver des accidents sous la surface. Je sais que tu souffrirais profondément de chaque perte et tu es déjà si *faible*.

Sur le dernier mot, ses lèvres se rétractèrent, laissant entrevoir ses gencives. Noires comme celle d’un loup.

De nouveau, la colère irrigua tout mon être. Depuis mon premier jour dans la Cathédrale blanche, la menace pesait sur moi tel un linceul, m’étouffant avec la pression régulière de la terreur. L’Apparat ne ratait jamais une occasion de me rappeler ma vulnérabilité. Presque sans y penser, je me tordis les doigts dans mes manches. Des ombres s’élevèrent sur les murs de la grotte.

L’Apparat recula sur sa chaise. Je fronçai les sourcils, feignant la confusion.

– Quelque chose ne va pas ?

– Ce n’est... ce n’est rien, bredouilla-t-il en se raclant la gorge, ses yeux scrutant rapidement les parois.

Je laissai retomber les ombres. Sa réaction valait bien le vertige que j’éprouvais quand j’utilisais ce tour. Parce que ce n’était que cela : un simple subterfuge. Je pouvais faire sauter et danser les ombres, mais rien de plus. C’était un pitoyable écho du pouvoir du Darkling, un reste de la confrontation qui nous avait tous les deux pratiquement tués. Je l’avais découvert en tentant d’invoquer la lumière et j’avais lutté pour en faire quelque chose de plus puissant, quelque chose avec lequel je pourrais me battre. Sans succès. Les ombres avaient un parfum

de punition, fantômes d'un pouvoir plus grand que je ne pouvais atteindre. J'étais la sainte des faux-semblants.

L'Apparat se leva, s'efforçant de se ressaisir.

– Tu iras aux archives, déclara-t-il, décidé. L'étude et la méditation au calme t'aideront à t'apaiser.

Je réprimai un grognement. Il m'infligeait un réel châtiement en m'envoyant perdre mon temps à potasser des textes religieux en quête d'informations sur Morozova. Sans parler du fait que dans les archives, il faisait humide, c'était un lieu lugubre envahi par les sbires du prêtre.

– Je t'y accompagne immédiatement, ajouta-t-il.

De mieux en mieux.

– Et pour le Chaudron ? demandai-je, espérant que ma voix ne trahirait pas mon espoir.

– Plus tard. *Razru...* Genya attendra, lança-t-il alors que je le suivais. Tu n'as pas à monter dans le Chaudron, tu sais ? Tu peux la rencontrer ici. En privé.

Je jetai un regard aux gardes derrière nous. En privé. Très drôle. Ce qui l'était beaucoup moins, c'était l'idée qu'on m'empêche d'aller dans les cuisines. Peut-être qu'aujourd'hui le conduit de cheminée principal resterait ouvert un peu plus que quelques secondes sur l'extérieur. Fantasma dérisoire, mais c'était le seul que je nourrissais.

– Je préfère le Chaudron, affirmai-je. Il y fait chaud.

Je lui adressai mon sourire le plus docile, les lèvres légèrement tremblantes.

– Ça me rappelle chez moi, ajoutai-je.

Il aimait cela : le portrait d'une jeune fille humble, devant les fourneaux, sa robe traînant dans la cendre. Une autre illusion, un chapitre de plus à ajouter à son livre de saints.

– Très bien, concéda-t-il enfin.

Il nous fallut un moment pour descendre du balcon. La Cathédrale blanche tenait son nom de l'albâtre des murs et de l'immense grotte principale où nous célébrions l'office matin et soir. C'était en fait bien plus que cela : un réseau tentaculaire de tunnels et de cavernes, une vraie ville souterraine. J'en détestais le moindre centimètre carré. L'humidité qui suintait à travers la roche, gouttait des plafonds, perlait sur ma peau ; le froid pénétrant ; les champignons vénéneux et fleurs nocturnes qui poussaient dans les fissures. Je détestais la façon dont nous mesurions le temps : le service du matin, la prière de l'après-midi, l'office du soir, les jours des Saints, les jours de jeûne et de demi-jeûne. Et plus que tout, je détestais cette sensation de n'être qu'un petit rat pâle aux yeux rouges, qui tâtonnait entre les murs de mon labyrinthe du bout de mes petites griffes roses.

L'Apparat me conduisit à travers les cavernes au nord du bassin principal où les soldats de lumière s'entraînaient. Quand nous passions, les gens se plaquaient contre les murs ou tendaient les bras pour essayer de toucher ma manche dorée. Nous marchions d'un pas lent, digne – une obligation. Je ne pouvais pas avancer plus vite sans être tout de suite essoufflée. Les fidèles de l'Apparat savaient que j'étais malade et ils récitaient des prières pour ma guérison, mais le prêtre craignait un mouvement de panique s'ils découvraient combien j'étais fragilisée... et humaine.

Les soldats de lumière avaient déjà commencé leurs exercices quand nous arrivâmes. C'étaient les guerriers saints de l'Apparat, et ils portaient mon soleil tatoué sur les bras et le visage. La plupart étaient des déserteurs de la Première Armée, mais ils comptaient également, parmi eux, des jeunes gens vaillants et prêts à mourir. Ils m'avaient aidée à m'échapper du Little Palace au prix de pertes sévères. Saints ou pas, ils ne pouvaient pas rivaliser avec les *nichevo'ya*. Seulement, le Darkling avait

lui aussi des soldats humains et des Grishas dans ses troupes, alors les soldats de lumière s'entraînaient tout de même : pour l'instant, sans vraies armes, avec des épées factices et des fusils chargés de balles en cire.

Les soldats de lumière constituaient une autre sorte de pèlerins, attirés vers le culte de la Sainte de lumière, par la promesse du changement. Ils étaient pour la plupart jeunes et ambivalents au sujet de l'Apparat et des pratiques anciennes de l'Église. Depuis mon arrivée sous terre, l'Apparat les surveillait de près. Il avait besoin d'eux mais ne leur faisait pas entièrement confiance.

Les gardes du prêtre contrôlaient leurs moindres gestes. Leurs balles à eux étaient réelles, tout comme les lames de leurs sabres.

En entrant dans l'arène, j'aperçus un groupe réuni autour de Mal qui se battait avec Stigg, un de nos deux inferni survivants. Avec son cou épais, ses cheveux blonds et son absence totale d'humour, il était Fjerdan jusqu'au bout des ongles.

Mal esquiva un premier arc de feu, mais le deuxième embrasa sa chemise. Les spectateurs lâchèrent une exclamation de surprise. Je me disais qu'il allait reculer, mais il n'en fit rien. Au contraire, il chargea sur son adversaire. Plongeant à terre, il éteignit les flammes et faucha les jambes de Stigg. En un éclair, il avait cloué l'inferni au sol, dont le visage mordait la poussière. Pour prévenir une autre attaque, Mal lui ligota les poignets.

Les soldats de lumière qui avaient assisté à la scène applaudirent et sifflèrent leur appréciation.

Zoya repoussa ses cheveux noirs soyeux par-dessus une épaule.

– Bien joué, Stigg. Ficelé comme ça, tu es prêt à cuire dans ton jus.

D'un regard, Mal la fit taire.

– Distraire, désarmer, immobiliser, lança-t-il. Le secret, c'est de ne jamais paniquer.

Il se leva et aida Stigg à se redresser.

– Ça va ?

Stigg ronchonna, vexé, mais hocha tout de même la tête et enchaîna les combats avec une toute jeune fille.

– T'inquiète pas, Stigg, plaisanta celle-ci, un large sourire aux lèvres. Je vais pas y aller trop fort.

Son visage m'était familier, mais je mis un moment à la resituer : Ruby. Mal et moi nous étions entraînés avec elle à Poliznaya. Elle avait appartenu à notre régiment. Je me souvenais d'elle comme d'une gamine enjouée, toujours de bonne humeur et légère. À côté d'elle, je m'étais toujours sentie empo-tée et minable. Elle avait toujours le même sourire généreux et la même longue tresse blonde. Pourtant, même à cette distance, je pouvais lire sur ses traits la vigilance et la méfiance nées avec la guerre. Un soleil noir était tatoué sur le côté droit de son visage. Étrange de se dire qu'une fille avec qui j'avais partagé mes repas autrefois me considérait maintenant comme une divinité.

L'Apparat et ses gardes empruntaient rarement ce chemin pour m'emmener aux archives. Qu'est-ce qui était différent aujourd'hui ? M'avait-il fait passer par là pour que je constate les dégâts et que je me rappelle le prix de mes erreurs ? Pour me montrer le nombre dérisoire d'alliés que j'avais désormais ?

Je vis Mal composer des duels entre soldats de lumière et Grishas. Des hurleurs, il ne restait plus que Zoya, Nadia et son frère Adrik. Avec Stigg et Harshaw, ils constituaient mes derniers Etherealki. Pourtant Harshaw n'était pas dans les parages. Il était probablement retourné se coucher après son petit numéro lors des prières du matin.

Parmi les Caporalki, les seuls fondateurs dans l'arène étaient Tamar et Tolya, son immense jumeau. C'était à eux que je devais d'être encore en vie et je n'aimais pas avoir des dettes. Proches de l'Apparat, ils m'avaient menti pendant des semaines au Little Palace. Je ne savais pas vraiment quoi penser d'eux. La confiance était un luxe que je ne pouvais plus me permettre d'accorder facilement.

Les autres des soldats devraient attendre leur tour pour se battre, faute de Grishas. Genya et David ne se mêlaient pas aux autres, et de toute façon, combattre n'était pas leur fort. Soigneur, Maxim préférait pratiquer son art dans l'infirmierie, même si très peu des sujets de l'Apparat acceptaient de se confier aux mains d'un Grisha. Sergei était un puissant fondateur, mais on m'avait rapporté qu'il se montrait trop instable pour s'occuper d'étudiants. Il avait été aux premières loges de la bataille surprise lancée par le Darkling et avait vu la femme qu'il aimait se faire lacérer par ses monstres. Nous avons perdu notre seul autre fondateur, assassiné par les *nichevo'ya* quelque part entre le Little Palace et la chapelle.

À cause de toi, souffla une voix dans ma tête. *Parce que tu n'as pas été à la hauteur.*

Je fus tirée de mes sombres pensées par la voix de l'Apparat.

– Ce garçon va trop loin.

Je suivis son regard vers l'endroit où Mal parlait aux soldats pour les corriger.

– Il les entraîne, objectai-je.

– Il leur donne des ordres... Oretsev, appela le prêtre, en lui faisant signe d'approcher.

Je me raidis. J'avais à peine vu Mal depuis qu'il n'était plus autorisé à me rendre visite dans ma chambre. Hormis mes interactions soigneusement rationnées avec Genya, l'Apparat veillait à ce que je reste isolée de tous mes alliés potentiels.

Mal avait changé. Il portait la même tenue de paysan en toile de jute qui lui avait servi d'uniforme au Little Palace, mais il était plus mince et plus pâle après tout ce temps passé sous terre. L'étroite cicatrice sur sa mâchoire ressortait ostensiblement.

Il s'arrêta devant nous et s'inclina. Cela faisait des semaines qu'on ne nous avait plus permis d'être aussi proches.

– Vous n'êtes pas le capitaine ici, gronda l'Apparat. Tolya et Tamar sont plus haut gradés que vous.

– En effet, confirma Mal en hochant la tête.

– Alors pourquoi dirigez-vous les exercices ?

– Je ne dirige rien. J'ai quelque chose à enseigner. Ils ont quelque chose à apprendre.

Absolument, songeai-je amèrement. Mal était devenu particulièrement expert dans les combats contre les Grishas. Je le revis, blessé et en sang, au-dessus d'un hurleur dans les écuries du Little Palace, la hargne et le mépris dans les yeux. Un autre souvenir dont j'aurais pu me passer.

– Pourquoi ces nouvelles recrues n'ont-elles pas été marquées ? demanda l'Apparat en montrant du doigt un groupe qui luttait avec des épées en bois à côté du mur du fond.

Aucun ne devait avoir plus de douze ans.

– Parce que ce sont des enfants, répondit Mal d'une voix glaciale.

– C'est leur choix. Leur refuseriez-vous la chance de prouver leur allégeance à notre cause ?

– Je leur refuse le regret d'un choix irréversible.

– Personne n'a ce pouvoir.

Un muscle tressaillit dans la mâchoire de Mal.

– Si nous perdons, ces tatouages les désigneront en tant que soldats de lumière. Autant les envoyer tout de suite devant un peloton d'exécution.

– Est-ce pour cette raison que votre peau est vierge de stigmate ? Vous croyez si peu en notre victoire ?

Mal me jeta un regard avant de se tourner vers l'Apparat.

– Je réserve ma foi pour les saints, répliqua-t-il sur un ton neutre. Je ne crois pas en ceux qui envoient des enfants mourir.

Le prêtre plissa les yeux.

– Mal a raison, intervins-je. Laissez-les ainsi.

L'Apparat me dévisagea de son regard noir, inexpressif.

– S'il vous plaît... insistai-je doucement. Faites-moi cette faveur.

Je savais combien il aimait cette voix douce, chaleureuse que je prenais. Une berceuse à ses oreilles.

– Quel cœur tendre, commenta-t-il en claquant la langue.

Il était satisfait. Je m'opposais peut-être à sa volonté, mais c'était la sainte qu'il voulait : une mère attentionnée pour reconforter son peuple. J'enfonçai les ongles dans ma paume.

– C'est Ruby, n'est-ce pas ? demandai-je, pressée de changer de sujet pour distraire l'Apparat.

– Elle est arrivée il y a quelques semaines. Elle est douée, c'est une ancienne de l'infanterie.

Malgré moi, je ressentis une pointe d'envie.

– Stigg n'a pas l'air ravi, remarquai-je en indiquant d'un signe de tête l'endroit où l'inferni se vengeait de sa défaite sur Ruby.

La jeune fille se débrouillait de son mieux, mais elle était clairement dominée.

– Il n'aime pas être battu.

– Tu n'as même pas transpiré, plaisantai-je en m'adressant à Mal.

– Non. Et c'est un problème.

– Pourquoi ? demanda l'Apparat.

Les yeux de Mal se posèrent sur moi l'espace d'une seconde.

– On apprend plus en perdant, expliqua-t-il en haussant les épaules. On peut au moins compter sur Tolya pour me flanquer une déculottée.

– Soignez votre langage, gronda l'Apparat.

Mal ignora la réprimande. Brusquement, il coinça deux doigts entre ses lèvres et poussa un sifflement strident.

– Ruby, tu t'exposes !

Trop tard. Sa tresse prit feu. Un autre jeune soldat accourut vers elle avec un seau d'eau, qu'il lui versa sur la tête.

Je grimaçai.

– Veille à ce qu'ils ne finissent pas tous carbonisés.

– *Moy soverenyi*, me salua-t-il avant de repartir vers ses troupes.

Ce titre. Il le prononçait sans la rancœur qu'il y mettait à Os Alta, mais l'entendre dans sa bouche me faisait toujours l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

– Il ne devrait pas t'appeler ainsi, se plaignit l'Apparat.

– Pourquoi pas ?

– C'était le titre du Darkling et il ne sied pas à une sainte.

– Alors comment devrait-il m'appeler ?

– Il ne devrait pas s'adresser à toi directement.

Je poussai un soupir.

– La prochaine fois qu'il aura quelque chose à me dire, je lui demanderai de m'écrire une lettre.

L'Apparat pinça les lèvres.

– Tu es agitée aujourd'hui. Une heure de plus dans le calme des archives te fera le plus grand bien.

Il me rabrouait, comme si j'étais une petite fille désobéissante partie se coucher trop tard. Je me forçai à penser à la perspective du Chaudron et dessinai un sourire sur mon visage.

– Je suis sûre que vous avez raison.

Distraire, désarmer, immobiliser.

Alors que nous tournions dans le tunnel qui nous emmenait aux archives, je regardai par-dessus mon épaule. Zoya avait renversé un soldat sur le dos et elle le tournait comme une tortue, sa main traçant paresseusement des cercles dans l'air. Ruby parlait à Mal, l'air radieux et enthousiaste. Pourtant, c'était moi que Mal regardait. Dans la lumière ténébreuse de la grotte, ses yeux étaient d'un bleu profond et intense, comme au centre d'une flamme.

Je me détournai et suivis l'Apparat, pressant le pas pour faire taire le sifflement dans ma poitrine. Je revoyais le sourire de Ruby, sa tresse brûlée. Une jolie fille. Une fille normale. C'est ce que voulait Mal. S'il n'avait pas déjà commencé une nouvelle relation, il n'allait pas tarder à le faire. Et je trouverais la bonté d'âme nécessaire pour lui souhaiter tout le bonheur du monde. Mais pas aujourd'hui.

Nous croisâmes David qui se rendait lui aussi aux archives. Comme d'habitude, il était en vrac : cheveux ébouriffés qui paraient dans tous les sens, encre sur les manches. Il portait une tasse de thé fumant et une tranche de pain dépassait de sa poche.

Ses yeux passèrent de l'Apparat à ses gardes.

– Plus de pommade ? demanda-t-il.

L'Apparat fit la moue. La pommade était la concoction que David avait préparée pour Genya et qui avait contribué à atténuer le plus gros de ses cicatrices, en parallèle avec ses propres efforts de façonnage à elle. Malheureusement les blessures causées par les *nichevo'ya* ne guérissaient jamais complètement.

– Sankta Alina va passer la matinée à étudier, déclara l'Apparat solennellement, ignorant la question de David.

Ce dernier fit un geste qui ressemblait vaguement à un haussement d'épaules et passa par la porte.

– Mais tu vas au Chaudron plus tard ? me demanda-t-il en se retournant.

– Je te ferai envoyer deux gardes pour t’escorter dans deux heures, annonça l’Apparat. Genya Safin t’attendra.

Ses yeux examinèrent mon visage hagard.

– Qu’elle s’applique davantage cette fois.

Il exécuta une large révérence et disparut. Je regardai la pièce autour de moi et lâchai un profond soupir. Les archives étaient le genre d’endroit que j’aurais dû apprécier, chargé du parfum de l’encre et du doux grincement des plumes sur le papier. Mais c’était le repaire des gardes du prêtre, un labyrinthe d’arcades et de colonnes mal éclairées, creusées dans la roche blanche. La première fois que j’avais vu David sur le point de perdre son sang-froid, c’était le jour où il avait posé le regard sur ces petites alcôves, certaines effondrées et toutes remplies de livres anciens aux pages noires de pourriture, et aux tranches moisies. Les grottes étaient tellement humides que des flaques apparaissaient au sol.

– Vous n’avez tout de même pas... conservé les journaux de Morozova ici ! s’était-il indigné dans un cri étouffé. C’est une *tourbière* !

Désormais, David passait toutes ces journées et la plupart de ses nuits dans les archives, où il consultait les écrits de Morozova et notait sur son carnet ses théories et ses schémas. Comme la plupart des autres Grishas, il avait cru que les journaux de Morozova avaient été détruits après la création du Fold. Mais jamais le Darkling n’aurait laissé une telle connaissance disparaître. Il avait caché les journaux, et même si je n’avais pas réussi à obtenir une réponse claire de l’Apparat, je soupçonnais le prêtre de les avoir découverts dans le Little Palace et de les avoir volés au moment où le Darkling avait été forcé de quitter Ravka.

Je m'assis lourdement sur un tabouret en face de David. Il avait tiré une table et une chaise dans la partie la plus sèche des grottes et avait réservé une étagère entière à de l'huile pour ses lanternes, les herbes et onguents qu'il utilisait pour la pommade de Genya. En général, il se penchait sur une formule ou une réflexion poussée pendant des heures sans lever la tête, mais ce jour-là, il semblait incapable de se concentrer. Il jouait avec ses encres, tripotait sa montre à gousset qu'il avait posée sur la table.

Je feuilletai mollement un des journaux de Morozova. J'en étais arrivée à les détester de tout mon cœur : inutiles, embrouillés et, surtout, *incomplets*. Morozova décrivait ses hypothèses au sujet des amplificateurs, sa traque du cerf, son voyage de deux ans à bord d'un bateau à la recherche du dragon de glace, ses théories sur l'oiseau de feu, et ensuite... rien. Soit il manquait des journaux, soit l'auteur n'avait pas terminé son travail.

La perspective de trouver et d'utiliser l'oiseau de feu était déjà assez intimidante, mais se dire qu'il n'existait peut-être pas, que je devrais affronter le Darkling sans ce troisième amplificateur était... terrifiante. Je préférais ne pas y penser.

Je tournai machinalement les pages. C'était grâce à la montre de David que je surveillais le temps qui passait. J'ignorais où il l'avait dénichée, comment il l'avait fait fonctionner et si l'heure qu'elle indiquait correspondait à celle à la surface, mais je gardais les yeux rivés dessus et implorais les aiguilles de tourner plus vite.

Les gardes du prêtre allaient et venaient, nous surveillant ou le visage enfoui derrière leurs textes. Ils étaient supposés enluminer les manuscrits et étudier la parole sainte, mais je doutais que cela représentât l'essentiel de leur mission. Le réseau d'espions de l'Apparat s'étendait dans tout Ravka et ces hommes

veillaient personnellement à ce que tout se déroule bien. Ils déchiffraient les messages codés, rassemblaient des informations et consolidaient le culte d'une nouvelle sainte. Difficile de ne pas les comparer avec mes soldats de lumière, pour la plupart jeunes et analphabètes, et maintenus à l'écart des mystères que gardaient ces hommes.

Lorsque je ne pus plus supporter les divagations de Morozova, je me tortillai sur mon tabouret, tentant de faire craquer mon dos. Je pris ensuite un vieux recueil de discussions sur la prière, où figurait également une version du martyre de Sankt Ilya.

Dans celle-ci, Ilya était un maçon et le fils du voisin était coincé sous un cheval – je ne l'avais encore jamais lu décrit ainsi. En général, le garçon était tranché en deux par la lame d'une charrue. L'histoire avait toujours la même fin : Ilya ressuscitait l'enfant et, pour le récompenser, les villageois le jetaient dans le lac, pieds et poings liés. Dans certains récits, il ne se noyait pas, mais flottait jusqu'à la mer. Dans d'autres, son corps émergeait plusieurs jours plus tard sur une plage à des kilomètres, parfaitement conservé et sentant bon la rose. Je les connaissais tous et aucun ne mentionnait ni l'oiseau de feu ni Dva Stolba.

Notre seul espoir pour retrouver l'oiseau de feu reposait dans une vieille illustration : Sankt Ilya enchaîné, entouré par le cerf, le dragon de glace et l'oiseau de feu. Derrière lui, on apercevait des montagnes, ainsi qu'une route et une arche. L'arche avait depuis longtemps été détruite, mais je pensais qu'il pouvait s'agir des ruines de Dva Stolba, non loin des habitations où Mal et moi étions nés. En tout cas, c'était ce que je me disais, les bons jours. À cet instant, pourtant, je commençais même à ne plus croire qu'Ilya Morozova et Sankt Ilya fussent la même personne. Je n'arrivais plus à

consulter les *Istorii Sankt'ya*. Les recueils s'empilaient dans un coin oublié, ressemblant davantage à de désuets romans illustrés pour enfants qu'à des ouvrages porteurs d'une grande destinée.

David souleva sa montre, la reposa, la reprit, renversa un flacon d'encre, le redressa avec des doigts tremblants.

– Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ?

– Rien, répondit-il sèchement.

– Tu saignes de la lèvre, affirmai-je en le regardant.

Il s'essuya, mais le sang réapparut. Il avait dû se mordre. Très fort.

– David...

Il tambourina sur son bureau et je faillis sursauter. Deux gardes étaient plantés derrière lui. Ponctuels et effrayants, comme toujours.

– Tiens, lança David en me tendant une petite boîte en fer-blanc.

Avant que je puisse l'attraper, un garde s'en saisit.

– Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je, furieuse.

Je connaissais bien sûr la réponse. Rien ne passait entre les Grishas et moi sans être soigneusement inspecté. Pour ma sécurité, évidemment.

Le garde ne fit aucun cas de moi. Il passa les doigts sur toutes les surfaces de la boîte, l'ouvrit, renifla le contenu, examina le couvercle et la referma avant de me la tendre sans un mot. Je la lui arrachai.

– Merci ! lâchai-je sur un ton acerbe. Et merci à toi, David.

Il s'était replongé dans son carnet, manifestement perdu dans ce qu'il lisait. Il agrippait son stylo avec une telle force que je craignis qu'il ne le pulvérise.

Genya m’attendait dans le Chaudron, l’immense caverne presque parfaitement ronde qui fournissait les repas à toute la Cathédrale blanche. Ses murs incurvés étaient creusés de foyers en pierre, rappels du passé de Ravka, dont se plaignaient constamment les cuisiniers, regrettant les fourneaux qu’ils avaient eus au-dessus de la surface. Des tournebroches géants avaient été construits pour accueillir le gros gibier, mais la viande fraîche se faisait rare. À la place, on servait du porc salé, des ragoûts de racines et d’étranges pains de farine grise grossière qui avait un vague goût de cerise.

Les cuisiniers s’étaient plus ou moins habitués à Genya, ou du moins, ils ne se signaient plus en grimaçant dès qu’ils l’apercevaient. Je la trouvai qui se réchauffait devant une cheminée, tout au bout du Chaudron. C’était devenu notre endroit, et les cuisiniers nous y laissaient chaque fois une petite casserole de porridge ou de soupe. Alors que je m’approchais avec mon escorte armée, Genya laissa retomber son châle et les gardes se figèrent. Elle leva au ciel son œil intact et miaula. Ils reculèrent et se postèrent à l’entrée.

– C’était trop ?

– Non, parfait, répondis-je, émerveillée par son évolution.

Si elle pouvait rire du comportement de ces mufles à son égard, c’était très bon signe. Même si la pommade que David avait mise au point pour les cicatrices faisait effet, c’était principalement à Tamar qu’on devait l’amélioration de son état.

Pendant des semaines après notre arrivée dans la Cathédrale blanche, Genya avait refusé de quitter sa chambre. Elle restait allongée dans le noir, sans bouger. Sous la surveillance des gardes, je lui avais parlé, je l’avais cajolée, j’avais essayé de la faire rire. Sans succès. Et finalement, c’est Tamar qui l’avait attirée dehors, la convainquant qu’elle devait apprendre à se défendre.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? avait grommelé Genya, sous sa couverture.

– Rien. Mais si tu ne sais pas te battre, tu deviens un poids pour nous.

– Je me fiche d'être blessée.

– Pas moi ! avais-je protesté.

– Alina doit surveiller ses propres arrières, avait affirmé Tamar. Elle ne peut pas s'occuper de toi.

– Je ne le lui ai jamais demandé.

– Ce serait super, hein, si on ne recevait que ce qu'on demandait ? avait répliqué Tamar.

Ensuite, elle avait insisté, grondé, harcelé, jusqu'à ce que Genya sorte de son lit et accepte une seule leçon, en privé, loin des autres, avec les gardes du prêtre pour unique public.

– Je vais l'aplatir, m'avait-elle murmuré, rageuse.

Je n'avais sûrement pas su cacher mon scepticisme, parce qu'en rejetant une boucle rousse de son visage meurtri, elle avait ajouté :

– Ou alors, je vais simplement attendre qu'elle dorme pour lui façonner un nez de cochon.

Pourtant, elle avait été à cette leçon et aux suivantes, et, à ma connaissance, Tamar ne s'était jamais réveillée avec un nez de cochon ou les paupières scellées.

Genya continuait à se voiler le visage et à passer son temps dans sa chambre, mais elle ne marchait plus courbée et ne se détournait plus des gens dans les tunnels. Elle s'était confectionné un cache-œil en soie noire avec le tissu d'un vieux manteau, et sa tignasse paraissait encore plus rouge. Si Genya utilisait son pouvoir pour se teindre les cheveux, cela signifiait sûrement qu'un peu de sa vanité était revenue. Un vrai progrès.

– Commençons, lança-t-elle.

Dos à la pièce, face au feu, Genya plaça un châle sur sa tête, écartant bien les franges pour créer un écran derrière lequel nous étions isolées des regards scrutateurs. La première fois que nous avons essayé cette ruse, les gardes avaient accouru vers nous en deux secondes. Heureusement, en me voyant appliquer la pommade sur les cicatrices de Genya, ils s'étaient reculés. Ils considéraient les marques laissées par les *nichevo'ya* du Darkling comme une punition divine. Pour quel péché ? Je n'en avais aucune idée. Si le crime de Genya avait été de s'être alliée au Darkling, alors la plupart d'entre nous s'en étaient également montrés coupables à un moment ou à un autre. Qu'auraient-ils dit alors des marques de morsure sur mon épaule ? Ou de la façon dont je faisais danser les ombres ?

Je sortis la boîte en fer-blanc de ma poche pour soigner ses blessures. La pommade avait une odeur âcre qui me faisait larmoyer.

– Je n'avais jamais pris conscience de combien c'est ennuyeux de rester assis immobile si longtemps.

– Tu n'es pas vraiment immobile, tu gigotes tout le temps.

– Mais ça pique !

– Et si je te piquais avec un poignard ? Tu penses que ça ferait passer l'irritation ?

– Allez, dis-moi juste quand tu as terminé, espèce de sadique. Elle suivait de près les mouvements de mes mains.

– Toujours pas de lumière aujourd'hui ? chuchota-t-elle.

– Pas pour l'instant...

Je m'essuyai sur un torchon de cuisine.

– Ça y est ! Fini ! annonçai-je.

– À toi, lança-t-elle. Tu as l'air...

– Horrible, je sais.

– Tout est relatif.

La tristesse éraillait sa voix. Je m'en voulus aussitôt.

Je posai une main sur sa joue. La peau entre ses cicatrices était douce et blanche comme l'albâtre.

– Je suis bête...

Le coin de sa bouche remonta en un rictus coquin. Presque un sourire.

– Parfois, concéda-t-elle. Mais c'est moi qui ai abordé le sujet. Maintenant, tais-toi et laisse-moi travailler.

– Juste assez pour que l'Apparat me laisse revenir ici. Je ne veux pas qu'il ait une jolie petite sainte à exhiber.

Elle poussa un soupir dramatique.

– C'est une violation de toutes mes croyances et de mon éthique, et tu me le revaudras.

– Comment ?

Elle pencha la tête sur le côté.

– En me laissant te transformer en rousse.

Je levai les yeux au ciel.

– Pas dans cette vie, Genya.

Alors qu'elle entamait la minutieuse entreprise de me changer le visage, je jouai avec la boîte entre mes doigts. J'essayai de remettre le couvercle, mais une partie s'était détachée sous la pommade. Je la soulevai du bout de mon ongle et découvris un fin disque de papier ciré. Genya le vit en même temps que moi.

De son écriture illisible, David y avait inscrit un unique mot : *aujourd'hui*.

Genya me le prit des mains.

– Oh, par tous les Saints. Alina...

À cet instant, des pas de bottes résonnèrent dans le tunnel. Une marmite heurta le sol bruyamment et un des cuisiniers poussa un cri quand les gardes du prêtre se ruèrent dans le Chaudron, les fusils brandis, les yeux furibonds.

L'Apparat apparut derrière eux dans le tourbillon marron de sa robe.